
MEDIAPARKS

JOURNAL COLLABORATIF DE RENNES ET D'AILLEURS !

N°9

FÉVRIER 2021

LE MONDE EN QUESTIONS : État d'urgence universitaire

Isolement, découragement, dépression : autant de maux qui émergent ces dernières semaines pour qualifier le mal-être des étudiants. Il aura fallu des suicides puis une vague de témoignages pour que la société prenne conscience de la détresse grandissante de sa jeunesse. Depuis de nombreuses années, les organisations d'étudiants alertent sur leur situation : la précarité, tant financière que dans le logement, progresse au même rythme que les conditions d'enseignement se désagrègent. La crise que nous traversons ne fait qu'aggraver ce problème social persistant. Il demeure la question des actions mises en place pour améliorer cette situation. D'un côté, les étudiants réclament des mesures efficaces de lutte contre l'isolement social. De l'autre, la gravité de la crise sanitaire incite à la vigilance : les universités ne doivent pas devenir des foyers de contamination. Certes, le constat est sans appel, mais les solutions proposées ne sont que des demi-mesures. Un jour en présentiel à l'université et la réouverture des

RU ne règlent pas tout.

Il est plus que jamais nécessaire de mettre en place une réaction collective cohérente. Par exemple : pour beaucoup d'étudiants, la perte d'un emploi entraîne une plongée vertigineuse dans la pauvreté et scelle pour de bon leur isolement social. Le gouvernement refuse pour le moment la création d'un RSA jeune, qui apparaîtrait pourtant comme une initiative plus que bienvenue. En attendant, hélas, cet attentisme a des conséquences bien réelles : chaque jour, plusieurs centaines d'étudiants prennent le chemin de la soupe populaire pour pouvoir manger. Nul ne devrait étudier le ventre vide. Ces appels à l'aide ont été entendus, mais pas écoutés. Il faut désormais les considérer de façon beaucoup plus sérieuse sous peine de voir toute une génération d'étudiants - vos enfants - perdre pied et couler. Alors, gardons ceci en tête : les jeunes ne veulent pas des miettes, ils réclament du pain.

Camille Bouza

Directeurs de publication :

Marc Puillandre - Ronan Chérel

Suivi éditorial : Camille Bouza - Guillaume Bellan

Infographie : Anaïs Le Roy

Crédit photo : Edelroc

Mail : mediaparks35@gmail.com

Facebook : @parksmedia

Twitter : @ParksMedia

Instagram : @mediaparks

Site web : <https://mediaparks.fr/>

Vous souhaitez réagir ? Contactez-nous au 07 69 87 99 01

PAROLE DE TRIBUNS

Lettre à mon amie qui s'est faite violer

Tu ne pourras jamais oublier, je sais que tu aimerais, moi aussi. Je préférerais que ce ne soit jamais arrivé. Pourtant, il va falloir en parler, tu ne peux pas garder tout ça pour toi, crie si tu veux, mais crache TOUT. Tu es brisée, il ne reste plus rien d'intact en toi, je le vois bien. Tu as honte, alors tu le caches, tout comme ces cicatrices sur tes poignets. Tu n'oses même plus te regarder dans le miroir, tu es devenue ta propre ennemie. Mais regarde toi, putain ! Regarde comment t'es belle ! T'es pas un monstre et tu n'en seras jamais un, je te le jure !

Quand, très tard le soir, tu es sur le point de trouver le sommeil, tu revis la scène, encore et encore. Alors, tu ne dors plus. Tes cernes se sont creusées aussi rapidement qu'il t'a brisée. Tu voudrais hurler, hurler ces mots qui te brûlent la gorge depuis des mois. OUI, il t'a violée ! Malheureusement, aucun son ne sort. « C'est de ma faute ». Cette phrase tourne en boucle dans ta tête depuis que c'est arrivé, tu as donc fini par y croire. Sauf que non, non, ce n'est pas de ta faute. Non tu n'as rien fait qui aurait pu laisser penser que tu étais consentante. Tu ne l'étais pas : c'est un viol. Arrête d'avoir honte de ce mot, il ne te définit pas. Tu n'es pas « la fille qui s'est faite violer » ni même « la pute qui l'avait bien cherché, après tout ». Non, tu es toi-même, juste toi-même.

Depuis, moi aussi, j'ai peur. Peur de rentrer chez moi seule le soir, peur de leurs regards beaucoup trop insistants, peur de me faire insulter parce que mes vêtements font trop « pute » aux yeux de certains. J'ai la trouille, putain. Et si ça m'arrivait à moi aussi ? Je ne cesse de te dire d'en parler, mais moi, aurais-je le courage de le faire ? Tu sais, j'ai la haine. Comment certaines personnes peuvent justifier cela par la tenue, bordel ? Et pourquoi des tas de vies sont brisées chaque jour, mais que très peu de leurs violeurs sont punis ? J'en ai des questions, sans doute trop. Mais c'est tellement rageant de te voir brisée comme ça. J'ai peur de ne pas trouver les bons mots, peur de, justement, dire quelque chose qu'il ne fallait pas, quelque chose qui empirerait la situation.



Chaque jour, en rentrant chez toi, tu montes sur le toit de ton immeuble et tu t'assois sur le bord. Tu rêverais de sauter, tu as même calculé l'endroit où tu atterrirais, je le sais. Heureusement, à la place, tu regardes les gens passer, tu essayes de leur imaginer une vie. Une vie où personne ne se ferait agresser, où personne ne penserait constamment à crever, une vie plus belle que la tienne, quoi.

Alors viens ! On va passer la nuit ensemble, faire tout ce dont tu as toujours rêvé, tous les trucs que t'as pas eu le courage de faire, parler de toutes ces choses qui te terrifient, toutes ces choses qui te rongent de l'intérieur et toutes ces choses que tu aimes, aussi. On brûlera la tenue que tu portais ce jour-là, on hurlera son prénom en l'insultant de tous les noms. On s'en fout si les gens gueulent en disant qu'il est 3 heures du mat' et que demain ils bossent, on s'en fout parce que cette nuit-là, on n'a plus peur de rien. Et si aujourd'hui n'est pas ta dernière nuit, on le refera demain, encore et encore, jusqu'à ce qu'on perde notre voix à force crier, jusqu'à ce qu'on n'ait plus assez de mots pour dire à quel point la vie est merdique... jusqu'à ce que tu fasses de ton viol une force.

Moi, je suis là pour toi, et je le serai jusqu'au bout, et si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un d'autre. Cette lettre, je te l'adresse à toi, mon amie, et je l'adresse à tout le monde, tous ceux qui ont été victimes de viol ou qui le seront un jour.

Aïko Ortiz

Journalisme : deux générations, deux regards et les mêmes questions

Deux générations se rencontrent pour dessiner un visage du journalisme d'aujourd'hui. Entre nouvelle génération et ancienne génération, de nouvelles problématiques émergent avec elles. D'un côté de belles créations apparaissent de l'autre des désillusions..

Paul, ancien journaliste à Ouest France, 69 ans

La mort de Giscard m'a rappelé un souvenir personnel. Février 1982, je vais suivre Valéry Giscard d'Estaing, en campagne pour les cantonales (si, si!) , 9 mois après sa défaite à la présidentielle de 81 face à Mitterrand. La chute ! Il se présente dans son fief de Chamalières. Deux journalistes viennent l'écouter un soir dans la salle des fêtes du patelin : une fille de l'AFP et moi. Cinquante personnes dans la salle, maxi. Ambiance funèbre. À la sortie, Giscard vient vers nous, nous salue mais n'arrive pas à démarrer une conversation. Dépression de celui qui n'avait pas digéré son échec.

La même année, JP Elkabbach, star de la radio et de la télé, l'un de ceux dont le nom a été conspué à la Bastille, le 10 mai 1981, vient au Club de la presse de Rennes pour son livre de mémoires, lui aussi après la disgrâce. Il s'est récupéré à Europe 1. Après l'échange avec la presse, on discute. Il me donne son téléphone, je n'ai jamais appelé ! Or, lorsque j'étais ado, j'étais fan de la radio et singulièrement d'Europe 1. La voix m'a toujours fasciné, par ses pouvoirs. Après le bac, je choisis les sciences humaines, alors en vogue. psycho, socio, linguistique. J'aurais pu devenir psychologue, mais le stage que je ferai à l'HP de Rennes ne me rend pas le métier attrayant. Manque de maturité peut-être. J'ai besoin de sous, je peux faire un stage d'été à OF (Chance ! Je suis recommandé par un membre de la rédaction en chef : je suis fils d'agriculteur, réputé bon élève...) Là, dans un milieu conservateur, mais que 68 fait bouger, je me fais accepter puis adouber. Style : le jeune qui amène de l'air frais. Après deux ans de CDD, local à Nantes puis en Vendée, je termine une Maîtrise de psycho, avec des séminaires passionnants.

Retour à OF, le service politique où j'avais été stagiaire cherche un jeune. Je remplace un vieux con, donc je suis bien vu. Avec l'aide du chroniqueur politique d'OF à Paris, on fait bouger la rubrique. Des profs de Sciences Po s'y exprimeront... C'est l'époque du journalisme politique avec ses rites, ses émissions TV et radio, son entre-soi aussi. 1987 : passage à la rédaction en chef ... Jusqu'en 2012. Pour moi, la rupture, c'est 2007. Le smartphone se répand dans les usages, le journal papier est bousculé, les rédactions se mettent au Net. Intéressant pour moi : les discussions avec les nouveaux journalistes, la grogne de ceux qui ne veulent pas bouger. Élément décisif : la gestion du temps. La réactivité, va-t-elle tuer le travail journalistique (enquête, vérification, éclairages)? Je suis très intéressé par l'effort des journaux pour renouer le contact avec leurs lecteurs, partir de leurs questions. Fini le temps où l'ordre du jour était imposé par les grands médias. La concentration de ces médias est un grave problème. J'ai lu cette réflexion d'une historienne américaine, à propos du trumpisme : « Dans l'Amérique rurale conservatrice, les journaux locaux ont quasi-disparu, remplacés par des consortiums de communication qui distillent partout le même discours et ont été une bénédiction pour Trump. »

Auriane, journaliste indépendante, 25 ans

« J'ai appris sur le tas », une anecdote que les journalistes de l'ancienne génération prononcent à chaque fois qu'on leur demande quelle formation ils ont eue. Moi, je fais partie de la nouvelle génération. Celle pour qui, il est quasi impossible d'accéder à un emploi, si l'on n'a pas été formé dans une école de journalisme reconnue. Seulement quatorze écoles en France dispensent des cursus reconnus par la profession depuis 1956. Des écoles avec concours très sélectifs, coûts d'inscription élevés et pour la plupart installées sur Paris, donc avec un coût de vie supplémentaire. Avoir été formé sur le tas, aujourd'hui n'a plus de valeurs. Seul un CV bien rempli et des contacts permettent d'ouvrir les portes d'une rédaction.

Octobre 2018, en plein dans mon cursus journalistique, le mouvement social des Gilets jaunes apparaît et avec lui se sclérosent la méfiance et la défiance de la population envers les médias. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment ressenti personnellement que dire à une personne « je suis journaliste » pouvait me conduire à tout un amas de préjugés, d'émotions vives /dégoûts voire de menaces. Nous sommes en 2021, et je vois avec stupéfaction et peur que cette vague de méfiance submerge également la classe politique notamment avec la proposition de loi relative à la sécurité globale. Dans celle-ci, plusieurs articles protègent les forces de l'ordre d'après ses promoteurs. Cependant, l'article 24 retient l'attention des journalistes. Ce texte condamnerait toute personne filmant ou diffusant l'image d'un membre des forces de l'ordre « dans le but qu'il soit porté atteinte à son intégrité physique ou psychique ». Une proposition qui pour le métier pose problème, et pourrait empêcher de filmer les policiers et les gendarmes lors d'interventions. Un poids supplémentaire...

Quand je regarde les médias, pourtant, je ne suis pas fataliste comme certains peuvent l'être. Je ne pense pas que le papier et le métier de journaliste vont disparaître au profit des réseaux sociaux ou de personnes non-professionnelles. Je n'envisage pas non plus la disparition de la liberté de la presse. Les médias ont toujours eu cette capacité d'être polyvalents et flexibles. Aujourd'hui, on voit toujours de nouveaux magazines, de nouveaux médias émerger et se développer... Il y a toujours cette puissance créative que l'on retrouve dans la création de nouveaux contenus médiatiques : podcasts, vidéos courtes, contenus spécifiques pour les réseaux sociaux, mélangent des genres journalistiques. Une nouvelle expansion obtenue grâce au développement Web et aux réseaux sociaux. De nouveaux formats attractifs... La terre médiatique gronde, mais si vous saviez comme j'ai le feu.

PRISE DE CONSCIENCE

Incidivités latentes

Chouaib et sa maman sont arrivés à Rennes le 28 août 2020, en provenance de Paris. Une fois arrivés en Bretagne, ils ont perçu des différences dans le respect que se portent les personnes en elles...

Shéhérazade

Je suis maman de quatre enfants, deux filles et deux garçons. J'ai vécu à Paris et je n'ai jamais pensé que la vie pouvait être si différente ailleurs, jusqu'à mon arrivée à Rennes. Mes enfants m'ont très vite parlé d'irrespect dans la rue et dans le collège, mais j'étais malheureusement absente à ces moments pour voir les choses dont ils me parlaient et qui les choquaient. Comme tous les parents, il était difficile pour moi de leur expliquer les différences d'éducation entre une personne et une autre. Je ne voulais pas juger. En tant que mère, je n'ai pas vu à quoi ressemblaient les interactions entre jeunes. Je ne faisais pas attention aux autres enfants que je croisais dans la rue, car je regardais seulement les miens. Tout était loin de mes yeux.

Chouaib

Après mon arrivée à Rennes, j'ai vu des choses que je n'avais pas observées à Paris. Bien sûr, je sais que, partout, il y a des enfants qui ne sont pas respectueux. La ville de Rennes est plus petite que Paris. On y remarque peut-être plus rapidement l'irrespect et les incivilités qu'ailleurs.

En me basant sur mon expérience, je pense que les élèves à Paris sont plus respectueux qu'à Rennes, en tout cas ceux que j'ai vus. Par exemple, durant mon premier jour d'école, la principale adjointe m'a emmené jusqu'à ma classe. Elle a vu un élève qui ne portait pas son masque sur le nez et lui a fait remarquer. En réponse, l'élève l'a insultée.

Parfois il faut changer d'endroit pour apprendre à regarder autour de soi avec un œil neuf. Quand j'ai déménagé, j'ai oublié mes souvenirs de Paris. Je regardais vers l'avenir. Pourtant, je me souviens maintenant qu'à Paris aussi, il y avait un manque évident de respect. Une fois, une bagarre a éclaté entre deux élèves et l'un d'entre eux a frappé le surveillant qui essayait de les séparer pour pouvoir continuer à se battre. Au final, la violence est partout, même si on n'est pas prêt à la voir.



Chouaib Louize et sa maman Shéhérazade

CHRONIQUE DE JUSTICE

ÉPISODE 8 : JUGER LES FAITS, CONSIDÉRER LA PERSONNE

Ni bon ni mauvais

L'historien et sociologue du droit Rudolf von Jhering écrivait au 19^e siècle : « Ennemie jurée de l'arbitraire, la forme est la sœur jumelle de la liberté ». Plus d'un siècle plus tard, alors que ce principe est devenu presque universel et guide les magistrats dans le rigoureux travail sur leurs procédures judiciaires, certains dilemmes moraux persistent. Par exemple, un homme, considéré par ses proches comme « bon », peut commettre un acte illégal par inattention ou manque de vigilance et, parfois, l'objectivité du dossier et l'impartialité de son instructeur peuvent se retourner contre lui. Voltaire disait « il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent ».

Le doute profite toujours à la personne mise cause, car le trouble causé à la société par la condamnation d'un innocent est susceptible d'être plus grand que le fait de relaxer un coupable. Sans cela, les citoyens perdraient toute confiance dans les décisions de justice. A l'inverse de cette situation, une question se pose : un homme violent et dangereux, accusé de faits caractérisés identiques, doit-il bénéficier de la même prudence et impartialité que l'homme « bon » ? Doit-on considérer des traits de personnalité ? Juge-t-on le fait ou la personne ? Concernant la procédure, la réponse d'un juge sera claire : « Égalité de traitement, oui ! Égalité de jugement, non ! » car il y a personnalisation de la peine. On juge les faits rapportés à un contexte. Ce n'est pas de l'inégalité puisque le délibéré n'est pas le fruit d'un algorithme.

LA LOOTBOX

L'essor des jeux vidéo a permis à de nombreuses entreprises de se développer. Certaines d'entre elles n'hésitent pas à utiliser des techniques de manipulation afin de générer de plus grands profits ? Parmi elles, la lootbox.

QU'EST-CE QU'UNE LOOTBOX ?

C'est une boîte qui contient une surprise dans un jeu vidéo. Le joueur doit l'acheter afin de découvrir la récompense qu'il va obtenir.

QUELS SONT LES DANGERS ?

Les mêmes que ceux induits par la dépendance : ce sont, directement ou indirectement, des conséquences

- Comportementales (dépenses excessives...)
- Émotionnelles (saute d'humeur...)
- Sociales (isolement...)



QUELLES SONT LES SOLUTIONS ?

Faire évoluer les pratiques de jeu afin de trouver d'autres mécaniques de financement.

-Réglementer au niveau national pour protéger les consommateurs. Des pays, comme la France et la Belgique, travaillent sur des projets de lois.

-Contrôler la pratique des joueurs, les parents, par exemple pouvant accompagner les plus jeunes (éviter ces jeux, écoute, échange).

-En achetant une lootbox tu gagneras un skin pour rendre ton personnage plus joli mais cela ne changera rien à ses compétences.